

Primo Levi et la traduction radicale

– Voici ma griffe: que Shadaï [Dieu] me réponde;
que l'homme qui me combat écrive l'acte!
(*Job*, 31, 34-35, tr. Chouraqui)

Il n'est plus nécessaire aujourd'hui, comme au moment de la rédaction originelle de cet article¹, de déclarer d'abord que l'auteur dont on s'occupe va bien être considéré en tant qu'écrivain, au-delà de la valeur extraordinaire de son "témoignage". Ou, plus exactement: ce dernier a été assez intériorisé et métabolisé en écriture – chez quelqu'un qui a prétendu à "*Leggere la vita*" jusqu'où il l'a supporté – pour que le vieux dilemme perde sa pertinence, en tout cas hors du contexte historique de la *modernité* (XIX^e-XX^e siècle); et celle-ci, avec sa tendance à certaine "*libidine letteraria*", n'était pas sans motif de suspicion pour Primo Levi (auquel ses collègues en littérature rendirent longtemps la pareille). Au contraire, il devient à nouveau possible, me semble-t-il, de proposer, comme j'ai essayé de le faire pour Dante, qu'une fonction *testimoniale* du discours – au sein de la plus générale "fonction poétique" – rend sensible la part d'ineffable ou d'absolument *autre* qu'une expérience-limite a imprimée (sans jeu de mots: a inscrite) dans le corps de qui l'a subie². Nous sommes là aux limites de la

1. Une première version a paru dans "Les Langues Néo-Latines" 282, sept. 1992, pp. 31-56, avec une traduction du poème *Shemà* (hébreu "écoute!", cf. arabe *echma*); cette rédaction, remaniée, a formé ensuite un paragraphe du chapitre "Autres frontières" de la deuxième partie de ma Thèse d'État *Traduction poétique et effet-translation* (Paris III, 1993), avec d'autres études sur des prosateurs italiens contemporains (Lampedusa, Calvino).

2. Dante oppose souvent aussi l'image au discours et à "l'écrit" (*Purgatorio* XXXIII, 76), évoquant cet amont de sa propre œuvre comme altérité – ou encore "*l'ombra (...) segnata*

signification, dans ce qui pourrait être vu pourtant comme un “plus de sens”, et sous le sceau du “décentrement” ou de la “migration” par l’altérité (Hölderlin), qui intéresse au plus haut point la traductologie. D’autant, nous le verrons, que cet écrivain tardif ne s’est pas interdit un certain jeu (philologique et combinatoire), ni un abandon à un autre ordre que celui de sa formation scientifique appliquée (à la chimie): un ordre non autoritaire, que nul n’édicte, par exemple dans le processus de création textuelle. Ce qui frappe d’emblée est plutôt l’effort pour rester fidèle à cette double rationalité et ne pas trahir l’idéal intellectuel de la clarté, de la compréhension, dans ses diverses activités d’homme et d’écrivain. Son monde, ainsi que l’a bien noté Cases « est un monde de lutte perpétuelle », où l’intelligence doit quoi qu’il en coûte « remettre de l’ordre »³. Il s’agit donc de clarifier – et là, bien sûr, « l’écriture sert à communiquer » (Cases encore) –, dans ce dont on ne peut que témoigner en chair et en os, aux frontières de l’indicible:

Forse, quanto è avvenuto non si può comprendere, anzi, *non si deve* comprendere, perché comprendere è quasi giustificare.⁴

Nous avons là une position radicale du problème de la communication linguistique, et de l’opération traductive interne et externe qu’elle suppose, s’il est vrai qu’au-delà des *impossibilia* logiques celle-ci implique toujours un “acte de foi” sémantique, donc une réciprocité d’échange – disons simplement, avec Benveniste, une inter-subjectivité – pour se mettre à fonctionner et finalement, vaille que vaille, advenir⁵. La phrase de Levi signifie

nel mio capo”, par exemple dans *Paradiso* I, 23-24, pour l’expression de ce qui ne peut être “signifié *per verba*” (*Id.* 70) –, présence intériorisée mais inoubliable de l’extra-texte. Les limites du signe ainsi posées ruinent d’ailleurs dans le texte toute illusion réaliste.

3. Cf. CASES, Cesare, Introduction à: P.L. *Opere*, vol. I, Torino, Einaudi, 1987, pp. XV et XVII. Et, entre autres: « Io ex chimico (...) scrivo proprio perché sono un chimico... » (*L'altrui mestiere*, même éd. vol. 3, 1990, p. 598). Voir aussi l’entretien de P.L. avec R. Di Caro, publié posthume par “L’Espresso” du 26 avril 1987: “*Scrivere è un modo per mettere ordine*”. Ces formules, notons-le au passage, sont à l’opposé de ce qui relèverait des compétences et attributs d’un témoin.

4. Appendice au récit homonyme *Se questo è un uomo* [1976], éd. cit. *Opere*, I, p. 208. Trad. M. Schruoffeneger (*Si c’est un homme*, Julliard 1987): « Peut-être que ce qui s’est passé ne peut pas être compris, et même *ne doit pas être compris*, dans la mesure où comprendre, c’est presque justifier. » (p. 261). Il me semble inutile d’ajouter que, *après Auschwitz*, cette interrogation échappe au traditionnel débat philosophique (si “tout comprendre serait tout justifier”, etc.).

5. La référence à un *act of trust* (Steiner) est davantage développée dans ma contribution sur le “déplacement” de la culture italienne émigrée, in *Échos d’Italie*, n° spéc. “écritures”

que, dans “certains” cas, l’esprit ne doit plus chercher à “remettre de l’ordre”, parce qu’une telle tentative équivaudrait à supposer du sens – c’est-à-dire, en pure immanence, de l’humain – dans ce qui est manifestement injustifiable, insensé. Cela équivaudrait à essayer de traduire en “humain” l’inhumain, donc à subvertir radicalement l’ordre éthique en lequel nous – les humains – croyons. À l’inverse, elle signifie que ce qui relève du non-humain est (doit rester) radicalement intraduisible.

1. Une position de ce type, indépassable à moins d’un détour par la transcendance, est aussi une sorte d’impasse rationnelle, dont un intellectuel tel que Levi ne pouvait que souffrir. Au reste, il n’y aboutit pas sans résistance après qu’une partie de sa réflexion en œuvre(s) eut tenté d’expliquer l’incompréhensible. Dans *I sommersi e i salvati* encore, il se refuse par exemple à épouser le point de vue de Liliana Cavani⁶, concernant le “niveau non conscient” des rapports bourreaux-victimes, et déclare son incompetence sur un éventuel ressort invisible des faits qu’il a pu “observer”. Il est question éventuellement d’hésitation et de possible mimétisme entre assassins et “victimes non coupables”, jamais de confusion des rôles. Et pour ces interrogations, il n’y a ni réponse définitive, ni échappatoire par quelque séduction esthétisante. Le langage, qui ne le voit, est celui du refus d’expressivité, la voix blanche de l’expérimentation scientifique jusqu’à la monotonie, pour le moins rare dans la littérature italienne de son siècle. Les faits semblent montrer qu’il y a des victimes innocentes – innocentes de ce qui les désigne comme victimes – et des assassins qui restent incomparables. Même s’il arrive que l’on puisse passer des premières aux seconds (mais il ne s’agit ni de psychologie, ni de sociologie) à travers une subtile gradation d’intérêts et de peurs et de compromissions, tout au long de l’indéfinissable “zone grise” qui permet enfin, avec une grande pudeur d’image, de laisser un peu se relâcher la tension terrible que cette volonté d’expliquer et de trouver un “ordre” à tout prix avait entraînée (éd. cit. p. 685). La “zone grise” est idéologiquement le concept de base dans une tentative “empirique” de reconstruction de l’autre monde (concentrationnaire), justement parce qu’il permet de ne pas tout éclairer – ni comprendre. Mais la gradation est aussi une catégorie poétique, “alogique” aurait dit Blanchot, comme dans le passage en question :

(Liège), automne 1992 ; Benveniste traite de la nécessaire inter-subjectivité dans son étude sur la communication (*Problèmes de linguistique générale*, 2, éd. Tel Gallimard, part. p. 62, 77 et *passim*) ; voir aussi, à présent, mon *D’écrire la traduction*, Paris, PSN, 1996^{II}.
6. Voir par ex. son Introduction à *Il portiere di notte*, Torino, Einaudi, 1974, p. IX.

(...) non so, e mi interessa poco sapere, se nel mio profondo si annidi un assassino, ma so che vittima incolpevole sono stato ed assassino no; so che gli assassini sono esistiti, non solo in Germania, e ancora esistono, a riposo o in servizio, e che confonderli con le vittime è una malattia morale o un vezzo estetistico o un sinistro segnale di complicità; soprattutto, è un prezioso servizio reso (volutamente o no) ai negatori della verità. So che in Lager, e più in generale... (etc.) – *loc. cit.*

D'autres témoins, comme S. Wiesenthal (*Les assassins sont parmi nous*), ont essayé d'examiner les différentes "nuances de gris" entre bien relatif et mal absolu, sans toujours en rendre compte de manière aussi *physique*, au-delà de la signification linguistique de ce qui est dit, pour faire se superposer (et nous faire ressentir) la tension de l'énonciateur et celle des actants de l'autre monde dont il "témoigne"⁷. Le méthodique recouplement et croisement des sources, ni l'attitude critique de l'*ego-histoire*, n'y suffiraient. Mais une masse imposante d'informations et de lectures, allant des écrits, mémoires et réflexions sur les camps (Hans Mayer/Jean Améry en premier lieu), sur l'histoire et la société germanique (E. Kogon), et jusqu'aux œuvres de fiction totalitaire (Ray Bradbury), jusqu'à Nietzsche (qu'il n'aime pas), à la littérature tout court (Dostoïevski) ou à la traduction du proche "le plus différent de soi" (Kafka), est venue s'ajouter à l'expérience vécue pour aboutir au pessimisme lucide de la discussion sur "L'intellectuel à Auschwitz" dans *I sommersi e i salvati*.

L'hypothèse d'une signification cachée – inaccessible intellectuelle – sans pour autant impliquer quelque transcendance – ne se pose pas pour Primo Levi, comme elle ne pouvait se poser dans l'urgence et la tension des camps; j'y reviendrai. Ce refus peut surprendre, chez quelqu'un qui admet en bon chimiste la nécessité d'une soumission aveugle à la matière, *hylè* brute et stupide, masse "*indigesta*" (Ovide), au cours d'expérimentations nouvelles, un peu hasardeuses par exemple, qu'un esprit ouvert saura peut-être expliquer après coup (en particulier, voir *Il sistema periodico*). Mais le rapport à la matière – sur laquelle s'appuie le sens "alogique", poétique et testimonial, que nous poursuivons –, à l'opaque, est lui-même si chargé de valences multiples et "cachées" qu'il constitue sans doute chez Levi un point aveugle de son effort d'explicitation. L'esprit ne s'y avance que soutenu par un savoir-faire empirique et opératoire (expérimental), mais ne parvient pas à saisir la matière dans laquelle

7. Cf. encore: « La tensione estrema del Lager tende ad accrescerne la schiera [*di persone grige*]... » (*loc. cit.*).

il aurait été jeté lui-même, là où tout ordre est aboli, sinon par le sentiment d'une puissance monstrueuse, démesurée: le paralysant regard de la Méduse, invisible à ceux qui s'y trouvent pris, écrasés d'une "honte" irrationnelle, parce que la *faute* (bien qu'inconsciente) serait encore une explication. L'auteur, refusant encore une fois toute pertinence aux lectures psychologiques, se résout finalement à attribuer cet échec à quelque "angoisse atavique"⁸, écho d'un chaos primordial littéralement impensable ("La honte", *I sommersi e i salvati*).

Il faut ouvrir ici une assez longue parenthèse. D'une part, c'est la seule fois où Primo Levi, devant l'inexplicable, n'invoque pas un devoir de non compréhension, mais évoque un passé "atavique", certes général mais marqué par les religions du Livre. Or, il s'agit là d'une dimension "atavique" dans laquelle il a par ailleurs beaucoup de réticence à se reconnaître – comme tant d'autres juifs, il a plutôt été *reconnu* tel⁹, du jour de sa déportation –, sinon sur des points particuliers que nous retrouverons. Il aborde même cette mémoire à la lettre, comme si de se remettre dans les traces (les mots) qui nous ont précédés permettait au moins de voir l'insupportable présent: ainsi, au second verset de la Genèse, notre angoisse, quand

la terre était tohu-et-bohu, – une ténèbre sur les faces de l'abîme...¹⁰

8. *Op. cit.* « L'angoscia inscritta in ognuno del 'tòhu vavòhu', dell'universo deserto e vuoto, schiacciato sotto lo spirito di Dio, ma da cui lo spirito dell'uomo è assente » (p. 717). C'est aussi, dans un autre registre, la valeur des "échos d'avant-naissance" (non psychologiques, à la limite de l'asémantisme d'une pure matière phonique – cf. p. ex. *Equatori selvosi, su paduli/Brumali grumi di vapore dove/Delira il desiderio, / Nel sonno, di non essere mai nati*) chez Ungaretti et de sa terreur de l'univers vide léopardien: cf. la fin de ma contribution à "Narrativa" 19, *Giuseppe Ungaretti*, Paris X, 2001 (part. p. 36-37).

9. Ainsi qu'il l'analyse fort bien lui-même à propos de H. Mayer/J. Améry à Vienne, "désigné" (et condamné) par les lois raciales de 1935, dans "L'intellectuel à Auschwitz" déjà cité (*Opere*, p. 755-56). Plus généralement, cet "être reconnu *autre*" peut devenir aussi une définition d'identité, celle d'écrivain par exemple (cf. BOBER, Robert, *Quoi de neuf sur la guerre?*, Paris, POL, 1993, p. 107).

10. Je cite dans la traduction de Chouraqui (éd. Desclée de Brouwer p. 18), lequel suggère au passage que l'expression hébraïque *tohou vavohou* ou *tohou-oubohou* [d'où, en langue d'oïl, le *toroul boroul* de notre "tohu bohu" actuel] pourrait renvoyer à des divinités primitives; cf. aussi en *Samuel I*, 12, 21 "le tohu [les idoles creuses] qui est inutile". Voir par contre une version de H. Meschonnic "Et la terre – était boue – et trouble// et l'ombre – à la surface du remous", dans *Pour la poésie II*, Gallimard 1973, p. 450.

Où l'on doit bien supposer, puisqu'il n'y a pas lieu de mettre en doute l'athéisme maintes fois revendiqué – et dans quelles situations –, que le dernier optimisme possible, celui qui permet de croire aux capacités de la raison, a été révoqué. (En passant, je remarque là une limite négative, certes non théorisée, à l'idéalisme "positif" que Cases assimile chez Levi à un "prométhéisme de XIX^e siècle"¹¹, et peut-être un dépassement de sa conception de la traduction.) – Mais, d'autre part, ce "*tòhu vavòhu*" que l'on dirait écrasé par le souffle de Dieu, correspond davantage chez lui à l'angoisse du désert et du vide qu'à celle d'une "matière informe à l'état de chaos" suggérée par le couple allitératif de l'hébreu (voir Meschonnic). La terre est dite en effet *inanis et vacua* dans le texte de la Vulgate, tel que l'a connu aussi Ungaretti (note 8 *supra*). Tout se passe donc comme si l'écrivain, tant de fois stimulé par l'affrontement de la "stupide" *hylè*, pleinement engagé dans la nécessaire clarification du chaos et de la confusion "babélique", abandonnait ici toute résistance devant l'anéantissement de l'esprit ("La honte", cit. p. 717). À tout le moins, peut-être à cause de la présence écrasante d'un Dieu hostile, ne semble-t-il pas faire le rapprochement – si immédiat à nos yeux aujourd'hui – entre cette peur du néant et sa grande *baleine blanche* à lui, l'ennemi selon Cases, le chaos d'avant-Genèse non humain :

il non-io, il Gran Curvo, la Hyle : la materia stupida

sans le regard terrorisant de la divinité¹². C'est la masse, la chose même dont sont pétris les Golems du folklore hébraïque, simples blocs « de matière, c'est-à-dire de chaos » ("Le serviteur", dans *Vizio di forma*, 1971). Un vide incompréhensible est pour lui davantage une menace. La terreur, incontestable parce que liée cette fois à une transcendance, devient alors – en tant que nul ne peut l'affronter, à savoir la regarder, la dire – un absolu *non traduisible*.

11. *Op. cit.*, Introduction p. XVI. Sur la re-connaissance et la "seconde fois" (qui est, par définition, la condition du texte traduit), je ne puis m'empêcher de citer encore Dante, au moment d'affronter lui aussi la Gorgone, qui demande à son guide s'il a déjà fait ce voyage : "*Ver è ch'altra fiata qua giù fui*", le conforte Virgile (*Inferno IX*, 22), cf. "écritures", n° spéc. cit. pp. 92-106 (*Altra fiata qua giù fui*, justement).

12. "Chrome", in *Il sistema periodico*, 1975 (éd. cit. p. 573); dans sa traduction (française), A. Maugé précise qu'au-delà de ce "non-je", le "Grand Courbe" est aussi un personnage de *Peer Gynt*. On pourrait citer également, sur l'ardeur combative (et l'humour juif) du jeune Levi, "Hydrogène": « Per me la chimica rappresentava una nuvola indefinita di potenze future [...]. Come Mosè, da quella nuvola attendevo la mia legge, l'ordine in me, attorno a me e nel mondo » (éd. cit. p. 448).

Il semble donc au moins provisoirement que les capacités de la raison s'évanouissent devant le pouvoir illimité d'une divinité hors d'atteinte, acharnée à les réduire. Prométhée défie les dieux, ne plie pas, mais doit subir un châtement où leur présence éclate et triomphe, le laissant stupide. Face à cette "roche", non pas amorphe mais imprégnée d'une volonté maligne¹³, la pensée n'a plus cours; seul pourrait subsister un vouloir de signe opposé, aussi impitoyable. Mais cela supposerait que la pensée puisse être intermittente, renvoyée à plus tard. C'est cela, profondément, que Levi se refuse à admettre même chez le fraternel Améry, peut-être "par défaut de formation politique"¹⁴, ou incapacité à "rendre les coups" – d'où sa surprise en apprenant plus tard l'existence d'une résistance intérieure aux camps malgré le tabou du *zurückschlagen* –, se résignant dès lors au non dialogue¹⁵. Dialoguer était du reste impossible, non seulement avec les SS (jamais, en fait, approchés directement¹⁶), mais pas davantage avec leurs complices civils, tel le responsable chimiste de l'IG Farben, Doktor Pannwitz, ni avec les collaborateurs forcés et "sans armes" comme le confrère Lothar Müller, identifié ensuite, dans les années 60 ("Vanadium" encore), à partir d'une particularité de langage (un *presque-même*) sur laquelle on pourra méditer.

Nous sommes continuellement ramenés au domaine linguistique, que l'oppression du contexte extérieur paraissait devoir minimiser. La langue, que Primo Levi a voulu utiliser de la manière la plus claire possible, pour expliquer et transmettre une expérience (c'est-à-dire en véritable moyen de connaissance), non seulement est impuissante à dire l'horreur extrême du Lager, mais n'a jamais servi à échanger quoi que ce fût avec les maîtres absolus de cette dégradation d'univers. L'incapacité n'est pas alors le fait

13. Voir la place et la symbolique de la *roccia*, justement, dans un livre de Pavese contemporain de l'entrée en littérature de Primo Levi, *Dialoghi con Leucò* (et *roccia*, rendu en fr. par "ordure" [*sic*] fut l'un des termes à retraduire d'urgence, non par hasard, lorsque nous avons travaillé sur cette œuvre, dans le cadre du CRIMC).

14. Cf. *I sommersi e i salvati*, cit., p. 762. C'est aussi parce qu'il essayait de tout comprendre *intellectuellement* qu'il était une espèce de "crétin", étendant sa vision concentrationnaire au monde entier (p. ex. dans *Storie naturali*) pour les "Quaderni piacentini" (auxquels Fortini répondait par sa célèbre *Difesa del cretino*, "Q. P." 29, 1967, et Cases avec *Difesa di "un" cretino*, id. 30, 1967). Il me semble, d'une guerre l'autre, que Céline avait un entêtement comparable dans le *Voyage*, sans analyse politique évoluant à l'"épreuve des faits" (Fortini).

15. *Ibid.* p. 762 et *passim* (mais voir aussi "Vanadium" dans *Il sistema periodico*, etc.). Le dialogue, nous le verrons, devait se produire beaucoup plus tard à travers l'écriture (et une série de lettres à des Allemands).

16. Voir par ex. (*id.*) p. 186, où Levi explique aussi qu'il n'a pas de haine "personnelle".

de l'énonciateur, mais du code humain lui-même, quelle que puisse être son efficacité (rhétorique). Dans ce monde coupé du monde "civilisé" (*civile*, écrit-il à diverses reprises), au-dessus des bruissements, imprécations, cris, murmures et bégaiements babéliques des *Häftlinge* condamnés, l'idiome des SS plane, semblable à un "souffle d'Elohîm" mortifère et unique – non susceptible de traduction –, faisant et méprisant la loi, ne s'adressant jamais aux sous-hommes prisonniers, même si quelques-uns en saisissent çà et là des bribes (et devront à cette pauvre compétence leur salut). L'idole centrale du camp de Buna-Monowitz, tour de Babel démesurée (*Bobelturm*) de cet idiome "supérieur", est elle-même incompréhensible, et improductive (éd. cit. p. 72). Les coups remplacent alors la communication minimale, conative des ordres donnés, et l'ultime "interprète" est le nerf de bœuf : *der Dolmetscher* en effet, ainsi que Levi le relève amèrement dans les mémoires de H. Marsalek sur Mathausen¹⁷.

L'essentiel de l'offense subie, et dont le chapitre "Communiquer" essaie de rendre compte, tient au fait que les déportés ne se voyaient jamais adresser la parole directement, n'étaient jamais "parlés à" selon l'exacte formule de l'auteur. Avant même d'arriver à la souffrance physique et morale du camp, on sent dès l'abord combien l'intellectuel qu'il était a été blessé par cette réduction à l'état de chose transportée, *traduite* littéralement *vers* et *en* autre chose : le neutre *Zugang* pour commencer l'entrée en matière ; le neutre *questo* du premier titre de son œuvre (*ça*, un objet)... Si ceci est un homme. C'est le passage, l'inscription de l'idée (nazie) dans la définition même des êtres, dans la matérialité de leur condition (et de leur corps), en vue de leur transport jusqu'à l'anéantissement, qui est là impensable. Et une parenté avec la vision kafkaïenne de *La Colonie pénitentiaire* semblerait s'imposer, sous bénéfique de vérification par et dans le texte : lequel a représenté en tout cas une riposte possible. Prise de parole (écrite), dira-t-il, "pour redevenir un homme"¹⁸. Levi a consacré beaucoup

17. "Communiquer", éd. cit. p. 723 : « quello che si faceva capire da tutti »... D'un extrême littéraire différent, on peut penser à l'incapacité d'expression pointée par E. Poe dans *The Facts in the case of M. Valdemar* : « ... the hideous whole is indescribable, for the simple reason that no similar sounds have ever jarred upon the ear of humanity » (souligné par moi). Cf. aussi n. 31 *infra*.

18. Primo Levi décrit longuement sa démarche, d'abord en "écrivain du dimanche", puis, lorsque *Se questo è un uomo* fut acheté par un éditeur allemand, avec "l'émotion de qui a gagné une bataille", pour un dialogue *dans l'autre langue* : « J'avais écrit le livre en italien, bien sûr (...) mais ses vrais destinataires, ceux contre lesquels le livre était pointé comme une arme, c'était eux, les Allemands. À présent, l'arme était chargée. » (*I sommersi e i salvati*, éd. cit. p. 791 ; les citations précédentes sont traduites du même volume, pp. XLV et 790-91).

de temps à perfectionner sa connaissance limitée et sectorielle de l'allemand, pour expliquer, pour se faire donner quelque réponse, pour qu'on lui *rende raison* peut-être ; et pour traduire le plus directement possible, après avoir été dans son identité et dans son corps "traduit". Posséder la langue des anciens dominateurs, sa forme dégradée en LTI (*Lingua Tertii Imperii*) autant que sa haute expression littéraire (Kafka), tout en investissant affectivement le peu de yiddisch acquis en déportation (et tardivement étudié par scrupule de conscience¹⁹). C'est en ce dernier parler que l'on dit de lui, au début de sa déportation à Monowitz, qu'il ne "veut" pas comprendre : « *Er will nix versteyen* »²⁰. Il allait bien vite savoir. Mais d'autres parlers "locaux" l'ont fasciné, comme dans la longue liste désignant le précieux pain quotidien (*pane-Brot-Broit-chleb-pain-lechem-kenyér*, "Initiation", éd. cit. p. 33, où le respect des majuscules est tout de même indice d'approche savante ultérieure), restant imprimés dans sa mémoire avec une précision stupéfiante²¹.

2. Revenons donc à la langue, et à la dimension métalinguistique d'une œuvre d'où le pastiche, le divertissement "philologique", la composante ludique de l'écriture ne sont pas absents²². Ni, bien entendu, une réflexion sur les phénomènes traductifs proprement dits. D'où la parenté avec Bober (ou Perec) déjà notée... Ces dimensions, nous le verrons, restent pourtant subordonnées à la quête transitive et au dialogue avec les récepteurs.

On doit rappeler d'abord que l'attention aux faits de langue, dans une perspective en général socio-linguistique, est chez Primo Levi constante et approfondie. Sa mémoire du détail, aiguisée par sa formation universitaire, va parfois jusqu'à ces atomes de langage que sont les graphèmes ou les phonèmes. Le collaborateur "sans armes" dont nous avons parlé, ce Dr Lothar Müller repéré et identifié à cause d'un minuscule glissement de prononciation (et donc, plus tard, d'orthographe), est reconnu sur sa translittération du radical *napht* – qu'il déforme toujours en **napt* – et dérivés ("naptaline" dans "Vanadium", cit. p. 630). Mais le jeu verbal n'a guère de place ici : la

19. *Ibid.* p. 731 (en particulier, sur l'ouvrage de J. Geipel, 1982). Ce point mériterait un plus long développement, pour l'ébauche duquel je renvoie aux premières versions de cet article (p. 37 "L.N.L.", p. 48 du chapitre de thèse).

20. Cf. aussi éd. cit. p. 24, la langue en tant qu'initiation (Cases).

21. Voir encore, à propos du yiddisch, la construction idiomatique rapportée dans "Kraus", et rappelée non sans fierté dans le chapitre "Communiquer" déjà cité (respectivement p. 137 et p. 731).

22. Sur le jeu dans l'écriture, surtout à partir de *La tregua* et du *Sistema periodico*, l'Introduction de P. V. Mengaldo au troisième tome des Œuvres complètes (*Opere* cit.) semble avoir fait le tour de la question.

variation infime, erreur ou piège tendu au mal-parlant de la langue dominée, fait partie des expériences de tout déracinement (émigration, déportation, traduction forcée en général), et peut avoir des conséquences qui ne prêtent pas à jouer. Et plutôt, le jeu (féroce²³) est éventuellement du côté de ceux qui ont la langue des maîtres, et sont bien décidés à en jouir²⁴. Comme à Ravensbrück lorsque les prisonnières en bout de course étaient appelées, sans même pouvoir saisir elles-mêmes de différence entre deux vagues “*smistig*” (?), alternativement *SCHMUTZSTÜCK* et *SCHMUCKSTÜCK* – “ordure” et “bijou” –, le terme *Stück* étant de plus utilisé souvent pour le décompte des prisonniers (éd. cit. p. 729); en particulier à l’arrivée (*Zugang*).

Dans des circonstances moins dramatiques, Levi apporte le plus grand soin à se renseigner aux bonnes sources, avant de décrire une particularité de langue “autre” ou non standard, de faire parler un personnage de manière originale, et bien entendu d’avancer la moindre hypothèse linguistique. Le cas de l’italo-piémontais populaire de Faussonne, dans *La chiave a stella*, est connu; le style parlé, amplement étudié dans l’essai de Mengaldo déjà signalé, n’a pas besoin de nouveaux développements; je ne pourrai pas non plus insister sur le yiddisch, dont le rapport, à la fois à la langue des maîtres des camps – dans un atroce *presque-même* innocent et déformé – et au passé supposé de la famille Levi – leur judaïsme – poserait sur l’identité et la communauté²⁵ trop de problèmes: rapport et problèmes qui vont bien

23. Je passe sur la différence entre cet amusement et le *witz*, freudien ou non, et l’humour (*juif* par ex. – cf. dans le chapitre “Une bonne journée” de *Se questo è un uomo*, l’exclamation du Grec, Felicio: « L’année prochaine à la maison!... à la maison par la Cheminée! » (éd. cit. p. 71) –, au minimum égale à celle qui sépare l’offense de la défense. On notera aussi que Levi n’a jamais recours à une exploitation esthétique de telles formules, dans le but d’émouvoir ou facilement indigner le lecteur (un titre comme celui de V. Pappalettera, *Tu passerai per il camino*, Mursia 1966, relevait sans doute de ce qu’il nomme “libidine letteraria”, chez Vercors par ex., *id.* p. 695); il faudra y revenir. Sur l’humour ricanant du “départ par la cheminée”, je signale aussi: A. Zargani, *Per violino solo*, 1995 (p. 194) et B. Pahor, *Printemps difficile* (tr. fr.), 1995 (p. 86 et p. 190).

24. Les “sans armes” – en reflet de la “zone grise” de l’autre côté du miroir – ne participent pas au jeu; d’une façon un peu étrange, eux non plus ne “comprennent” pas, ne veulent pas “se rendre compte” (c’est ce que pense Levi de son supérieur Müller, puisque c’est de lui qu’il s’agit, dans le laboratoire de Buna: « *Der Mann hat keine Ahnung* », cit. p. 631).

25. L’anticipation de la part d’autrui, véritable *marque a priori* ou “stigmaté” à la Goffman, est également source de malaise. Comme lorsque le yiddisch, germanisé au maximum dans le Lager, causait au prisonnier “davantage d’angoisse que le polonais” parce que, dit-il entre guillemets, « j’aurais dû le comprendre » (“Communiquer”, *I sommersi e i salvati* cit., p. 731). Le nom propre aussi demanderait quelques développements, y compris lorsque l’anticipation est sympathique (on confond l’auteur avec Carlo Levi, célèbre à l’époque... p. 757), et voir *infra*.

au-delà de la pure curiosité d'écrivain pour les formes hybrides. Notons au passage que les parlers mixtes partagent avec les idiolectes – que Levi récuse littérairement – au moins la nécessité d'une initiation préalable, comme la vie du ghetto elle-même²⁶, donc un manque-à-communiquer, et les difficultés parfois insurmontables que pose leur traduction. À la différence des langues normées traditionnelles, ils sont en effet constamment sous le signe de la variation et du changement « sans parvenir au repos » (et au silence: *Ruhe*), ainsi que le pointait génialement Kafka à propos du yiddish – et, justement, de sa non traductibilité en allemand²⁷.

Mais la question de la traduction radicale, impossible parce que toujours entachée de malentendus et “affectée d'une indétermination systématique”²⁸, n'intéresse pas directement Primo Levi (sauf par le biais de ses conditions d'existence effective²⁹). Il n'aborde ce domaine qu'avec le pragmatisme des sciences appliquées, s'appuyant sur des illustrations simples et concrètes (faux-amis, idiomatismes, extension sémantique des mots, termes “locaux”, efficacité stylistique, etc.), et sur le critère de la compétence, parfois utile à la survie³⁰. Ainsi, il est plus important de savoir déjouer les pièges de la langue étrangère (et du “quasi-uguale” en général, voir la fin de “Potassium” dans *Il sistema periodico*), que de se perdre en “effets de style” faciles. À titre d'exemple, intéressant pour tout italianisant français: « I ‘macarons’ francesi non sono maccheroni ma amaretti »³¹...

26. C'est, on le sait, l'objet de l'un des premiers chapitres de son premier livre, “Initiation”.

27. *Discours sur la langue yiddish* (et sur l'intraduisible trop proche), 1912 : « le jargon est constamment parlé: il ne parvient pas au repos ».

28. QUINE, W. V. O., “Meaning and Translation” (1959), puis dans *Le mot et la chose*, Flammarion, 1977 – n'étant pas logicien, j'aborde cette question de biais, mais en fournissant quelques pistes (Quine, Bouveresse), dans *D'écrire la traduction*, cit. (part. p. 86-87).

29. Par exemple, apprentissage forcé d'une langue dont on ignore tout, au contact (forcé) des locuteurs de cette langue (cf. aussi MOUNIN, Georges, *Les problèmes théoriques de la traduction*, éd. Tel Gallimard, pp. 176-79).

30. Cf. “Traduire et être traduit”, *L'altrui mestiere* (cit.).

31. *Ibid.* (éd. cit., vol. 3, p. 693). Mais, au début de l'essai, une réflexion sur la parenté entre le mythe de Babel et celui de la sortie du Paradis Terrestre me semble beaucoup plus originale, anticipant à certains égards *Les langues du Paradis* de M. Olender: apparemment, Levi considère que la malédiction première de l'homme serait liée au multilinguisme, si bien que le point de départ de l'humain (sur terre, dans l'histoire, etc.) coïnciderait avec la différenciation des langues. Autrement dit, “Babel” reste peut-être une “malédiction” (éd. cit. p. 691), et une limite au dire créateur comme chacun sait (Mallarmé, Ungaretti), mais a été en tout cas aussi une “diction”, sans doute originelle et fondatrice – à tout le moins dès les premières migrations de nos lointains ancêtres (voir aussi mon art. in “écritures” cit. *supra*, n. 5) –, ce qui n'est pas sans conséquence sur une conception de la traduction.

Au reste, il n'y a pas un mot, à ma connaissance, sur la traduction poétique, là où peut-être le rapport à l'écriture aurait été plus profondément investi. Par contre, la compétence de Levi dans l'étude du matériau même de tout discours est, nous l'avons dit, impressionnante. Son "Argon" (*Il sistema periodico*) est cité d'emblée dans la seule étude d'ensemble du judéo-italien contemporaine de son époque³², cependant que certains dialectalismes (surtout piémontais, ou de l'italien régional *parlato-scritto* correspondant) ont été repris en tant que corpus par des spécialistes, comparés à ceux des lexiques existants, etc.³³ Cette compétence trouve à s'exercer avec prédilection sur les couples presque homophones (paires minimales, parfois), les variantes minimales d'usage ou de situation, les confusions prévisibles, par glissement sémantique ou "surdité phonologique" – y compris d'un code à un autre (pseudo-traductions) –, ou par évolution étrange des signifiés (l'all. *Stuhl* de "chaise" à "fèces" par ex.³⁴ – évoquant irrésistiblement le jeu sadique entre "bijou" et "ordure" vu plus haut), bref encore une fois sur le *presque-même*, aux implications polysémiques dépassant infiniment le "quasi-uguale" pointé dans le texte déjà évoqué.

3. Au regard des idéologies contemporaines, l'autre "extrême" (au reste de moins en moins vraisemblable aujourd'hui) représente une menace moins pressante que la possibilité de confusion et de mélange, au-delà bien sûr d'entichements récents, médiatiques, publicitaires même, pour le "métissage". Si le racisme quotidien trouve toujours à s'exercer plus facilement sur les marques visibles de l'altérité (couleur de la peau, accent de la langue, manifestation d'une religion...), dans des strates plus enfouies en chacun de nous, c'est du "presque" semblable que vient le danger véritable. Tout est dans l'évaluation de ce "presque", bien sûr, y compris pour l'impossibilité d'évasion vers un exotisme plutôt bon enfant; le *presque* nous menace parce qu'il risque de nous faire douter de nous-mêmes³⁵; il n'exclut pas des formes de consensus socio-culturel.

32. MASSARIELLO MERZAGORA, Giovanna, *Giudeo-italiano. Dialetti italiani parlati dagli Ebrei d'Italia*, Pisa, Pacini, 1977, p. 5-6.

33. Un cas un peu particulier est celui de la phrase donnée en exemple de la redondance morphologique de l'italien par rapport au piémontais (et à l'anglais) dans "Bella come una fiore" (*Saggi*, 1986): « La frase 'i brutti cani rognosi abbaiano' ripete cinque volte l'indicazione che i cani sono più di uno... » (éd. cit. vol. 3, p. 972), que l'on retrouve (homage implicite?) dans le célèbre *ItaliaNo* de Beccaria (Garzanti 1988 : "...i brutti cani rognosi abbaiano ripete cinque volte che quei cani sono più d'uno", p. 227).

34. "Traduire et être traduit", éd. cit. p. 692.

35. En corollaire, particulièrement dans le cas de pays centralisateurs comme le nôtre, le

Pourtant, cette dimension était présente dans la folie hiltérienne, et a intéressé à ce titre Primo Levi, en particulier par ses manifestations de langage. Le yiddisch, né dans la vallée du Rhin puis émigré à travers le monde (tout spécialement en Europe centrale et de l'est), est devenu l'emblème du *presque-même* pour les Allemands. Il est perçu, dès le XVII^e siècle, comme jargon de fusion "blasphématoire", "langage corrompu et déformé" pour les intellectuels juifs eux-mêmes, parler dégradé dont précisément « le caractère familier et intime prend aux yeux des élites (...) le caractère trouble de l'hybride »³⁶. Mais, en une occasion au moins, particulièrement horrible, les SS se font "sataniquement" proches des *sous-hommes* qu'ils surveillent – les "corbeaux de crématoire" d'un *Sonderkommando* – et, écrit Levi d'après le témoignage de M. Nyiszli, les « entraînent au fond avec eux » dans le crime et l'abjection de Caïn : ils "embrassent" et "corrompent" les malheureux de "l'autre race, l'anti-race", jusqu'à l'étonnant

– Siete come noi, voi orgogliosi : sporchi del vostro sangue come noi³⁷,

où enfin, peut-être, en filigrane, aurait pu se résoudre en racisme plus "ordinaire" malgré les conditions extrêmes (on écrit ces mots en hésitant), la haine incompréhensible des nazis ? Le "rire satanique" des corrupteurs, me semble-t-il, serait alors l'exact revers de la "honte" sous la terreur "divine" effleurée plus haut, et cet horrible rapprochement un antipode possible, au moins théorique (?) à leur refus de reconnaître un *Mitmensch* (co-homme) en un prisonnier juif *Häftling*. « Il y a des choses qu'on n'a pas le droit de faire à un *mensch* », disait Madame Rosa dans *La vie devant soi* de Gary-Ajar³⁸... au bout de ces "choses", et du déni d'humanité, il y aurait malgré tout un retour de l'échange, impensable, en une communication dévoyée mais non totalement détruite, c'est-à-dire la possibilité d'avancer encore et dire. De distinguer, sans rien justifier (ni inverser,

"presque" se dissimule trop facilement en restant apparemment assimilable : au fond, dangereux parce que peu visible et subalterne, pour un progressiste il n'est qu'un citoyen imparfait, pour un réactionnaire un ennemi sournois ("transparent", ai-je avancé en d'autres circonstances) prêt à grossir les rangs des éternelles "cinquièmes colonnes".

36. ERTEL, Rachel, "Le yiddish", in: *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France*, t. 1 (dir. G. Vermes), Paris, L'Harmattan, 1988, p. 355 (les expressions précédentes, de J.-C. Wegenseil et M. Mendelssohn, cit *ibid.*) ; dans le même ouvrage (tome II) j'avais abordé la question des Italiens "transparents" en France.

37. *Op. cit.* ("La zone grise"), éd. cit. p. 691. Les sous-hommes (innocents) sont "comme nous" (les SS), à jamais "corrompus".

38. *Mercure de France* 1975, p. 242.

voir n. 6 ci-dessus), entre maîtres et exécutants assassins (et Caïn, lui aussi, est sous le regard terrorisant d'en-haut) : de désigner le “trop humain” aussi, en faisant la part des faiblesses et des trahisons parmi les codétenus mêmes (et la figure terrestre de Caïn revient alors, presque fraternelle en “chacun de nous”³⁹). D’observer pour pouvoir en témoigner, par exemple, la balance entre les quasi-synonymes *essen* et *fressen*, celle-ci écrit (“Initiation”, cit. p. 34) et réservé aux êtres humains, celui-ci parlé en LTI et généralement appliqué aux animaux⁴⁰.

La parenté de situation, si tant est que cela puisse être commensurable, entre émigré et déporté, est clairement examinée à diverses reprises, sous un certain angle de la traduction radicale. Une partie du chapitre “Communiquer” déjà évoqué (*I sommersi e i salvati*) tourne autour d’un rapprochement de ce type. Historiquement, d’ailleurs, les seuls intermédiaires possibles entre déportés et autorités des camps étaient d’anciens migrants, par exemple “métèques” en France (cit. p. 727), accoutumés au plurilinguisme. L’émigré de fraîche date, en particulier, est comparé – ainsi qu’il le fait lui-même spontanément dans la majorité des cas que nous connaissons – à un sourd-muet (p. 722) ; même chose pour le sentiment d’être rejeté dans une dégradante enfance “sans maîtres et sans amour” (p. 761)⁴¹. Le traumatisme du départ d’émigration est décrit avec minutie, alors que *I sommersi e i salvati* concerne des circonstances autrement dramatiques et une diaspora subie en une tout autre urgence : et la simple évocation de la longue histoire migratoire de l’Italie n’est pas si fréquente, après tout, chez les bons écrivains du siècle dernier, pour que nous ne le remarquions pas au passage. À son accoutumée, Levi montre d’ailleurs qu’il s’est documenté sérieusement sur la question, mettant en lumière l’obstacle linguistique mais aussi les petits atouts italiens de la tradition plurilingue (y compris, là, dans l’humour de *La tregua*) et migratrice (ainsi de l’existence de “têtes de pont” réelles ou supposées à

39. Éd. citée, p. 714.

40. “Une bonne journée”, éd. cit. p. 75, et cf. “Communiquer” p. 729. Ce qui peut aider à saisir, plus près de nous, les connotations de l’appellatif réservé aux Italiens en Allemagne (à côté du générique *Kanack* ou du plaisant, un peu désuet *Badoghlio*) : *Spaghetti- ou Makaroni-fresser*... il est des coïncidences qui ne s’inventent pas... même si ce type de surnom plaisant (*Fresser*, c’est aussi le glouton) déborde largement du contexte où Levi le voyait se graver. (À titre d’élément de comparaison, on notera que *Spaghettifrässer* s’utilisait également en Suisse dès le XIX^e siècle – cf. p. ex. P. Manz, *Emigrazione italiana a Basilea e nei suoi sobborghi 1890-1914*, Lugano 1988.)

41. Rien à voir, faut-il le préciser, avec le dépaysement presque amusant du voyageur moderne (p. 721), ni avec les jeux innocents du linguiste amateur.

l'étranger): atouts que le déporté n'avait évidemment pas⁴². Une remarque fine, comme celle qui concerne la diversité des investissements affectifs et historiques sur la "patrie" (et la différence, précisément, entre la française Patrie et la vague "patria" italienne – voir Ungaretti), à propos desquels on trouvait, dès *Se questo è un uomo*, un recours surprenant au "beau terme" allemand, positif/négatif, *Heimweh*... « qui veut dire littéralement "mal de la maison" », est encore précieuse à qui travaille aujourd'hui sur la culture de l'émigration⁴³. Comme dans la langue grecque ancienne, l'allemand souligne bien qu'un non-parlant est "presque un non-homme" (barbare s'y dit *Ummensch*), d'où la valeur irremplaçable du "trésor lexical" accumulé sur le terrain, jour après jour (*Wörterschass* qu'il est inutile de traduire, ou seulement mot-à-mot, parce qu'il ne "communique" pas avec une autre langue), en une sorte de construction langagière "sans référent" dans l'univers mental d'origine – autant dire dans le monde réel⁴⁴. Encore: les minimes variations

42. Pas plus qu'une majorité de juifs non privilégiés à la veille de la guerre (éd. cit. p. 785) et puis "in eterna trasferta" (p. 786). Sur la culture de l'émigration et cette *habitude du changement* (souvent déclinée dans nos publications "Gli italiani all'estero", en part. *Autres passages*, 1990), voir à présent *La traduction-migration*, Paris, L'Harmattan, 2000; Levi avait lu au moins, et avec quelle admiration, la *Storia di Tönle* de son ami Rigoni Stern (cf. aussi *La ricerca delle radici*, cit.).

43. Au plan clinique, forme aiguë de *nostalgie*, observée d'abord en Suisse du temps où ce pays (pauvre) exportait des mercenaires (J. J. Harder). Une fois de plus, la précision de l'information de P. Levi est remarquable. Nous pourrions en dire autant de la notation sur l'inculture crasse d'une majorité d'autochtones – en l'occurrence les "Allemands de Hitler" – vis-à-vis de tout ce qui vient d'ailleurs et échappe donc aux habitudes de comportement et de communication, à tel point que l'étranger est pris pour quelqu'un qui "ne comprend pas *tout court*", et un "barbare": rare vision socio-historique de l'ennemi (ou plutôt des catégories d'ennemis) d'hier (éd. cit. p. 723). « Celui qui parle une autre langue est l'étranger par définition (...) et le dissemblable [*diverso*] est un ennemi potentiel, ou du moins un barbare » ("Traduire et être traduit", cit. p. 691).

44. Sur la constitution de ce signe linguistique "décroché" et ses conséquences, cf. mon essai "Pour une étude de la langue des Italiens en France", dans: MILZA, Pierre (dir.), *Les Italiens en France de 1914 à 1940*, Roma, EFR, 1986, part. p. 138. Une différence de taille, cela dit, est que les déportés n'avaient plus aucune sorte de lien avec le monde "réel" extérieur, jusqu'à douter de son existence, au point que les souvenirs rêvés de ce monde (à la fin du chapitre sur l'infirmerie "K. B." de *Se questo è un uomo* – éd. cit. p. 52) sont de pures chimères, et que symétriquement à la fin de *La tregua* le rescapé rêve dans le rêve qu'il n'est toujours pas revenu de l'autre monde (nous dirions: de l'au-delà – p. 422); entre les deux, le célèbre rêve obsédant d'être revenu chez soi, de raconter et de n'être pas cru (voire "pas écouté" du tout – p. 654), en l'absence précisément du recours à la fonction testimoniale indispensable (mais le retour de ces figures du déni et de l'inexistence dessine une vaste épanalepse au niveau de la *dispositio* même de l'œuvre, inscrivant celle-ci dans l'usage littéraire de cette fonction).

d'accent, cette marque d'origine chez qui a surmonté pourtant l'apprentissage linguistique, par exemple au (subtil) niveau prosodique dans le passage du terme *Kapo/Kapos*, italien (“i capi”) à travers le filtre oxytonique du français (les “capos”), et sa popularisation-retour en Italie grâce au film de Pontecorvo *Kapò* (1960) “justement à cause de sa valeur différentielle” (éd. cit. p. 682); la prononciation du nom, lui aussi affecté de “stigmaté”, ou le nom donné par l'autre, comme dès avant le voyage de déportation les *Stücke*, “pièces”, et non personnes, qui deviendront *Häftlinge* du camp, bientôt privés même de nom propre (remplacé par le numéro de *Häftling* tatoué comme l'on sait – cf. pp. 9, 676-77, 724, 20)⁴⁵ ; les contre-hiérarchies de “padroni”, chefs ou “prominenti” (pp. 59, 716, 729 – où Levi note que « *Prominent* est un terme commun à tous les sous-argots » ou *vernaculaires de ghetto* comme aurait dit Labov), et leurs codes particuliers, seraient une autre illustration des similitudes entre communautés isolées en milieu étranger hostile.

4. Le moindre terme, telle formule qui semblerait imagée, nous les découvrons donc re-sémantisés précisément par une référence à une expérience, vécue ou prise à la source⁴⁶, à une “mémoire de l'offense” dominée et dépassée par le regard de l'intellectuel devenu historien de soi-même, et de ceux qui n'ont plus de parole – les “musulmans” des camps, engloutis ou rendus mutiques à jamais pour avoir “vu la Gorgone” (“La honte”, cit. p. 716). Ces déchets “musulmans” au bout du rouleau, dont l'appellatif reste inexpliqué (mais un jeu sadique, *Schadenfreude* par dérision de la religion dominante parmi les prisonniers, ne me semble pas à exclure), ceux-là seuls seraient *physiquement* les véritables témoins. Raconter à leur place demande d'emblée une humilité et une prudence devant la langue dont un écrivain se préoccupe d'ordinaire assez peu. Certes, l'œuvre de Primo Levi constitue un “objet” littéraire parmi d'autres ; mais

45. Dès cet instant, la signification sinistre de “camp d'anéantissement” (trad. littérale de M. Causse) devient claire (ainsi que celle de l'expression “toucher le fond” – éd. cit. p. 21). Sur plusieurs termes, je me suis éloigné des traductions existantes (publiées), comme “les vainqueurs et les vaincus” (M. Causse) ou “les élus et les damnés”, à la limite de la falsification idéologique (M. Schruoffeneger), pour le chapitre “I sommersi e i salvati” du premier livre ; l'ouvrage homonyme (le dernier) sera traduit par A. Maugé *Les naufragés et les rescapés* (Gallimard 1989), titre qui convient infiniment mieux en dépit d'une focalisation sémantique un peu maritime (on aurait pu penser à “disparus – ou engloutis, cf. *Inferno* XX, 3 – et rescapés”). Une seule fois, par dérision, Levi se dit “sauvé” parce que “touché par la grâce” (mais, dès la page suivante, désémantisé “nous, touchés par le sort” : éd. cit. pp. 715 et 716).

46. Ainsi, sur le camp féminin de Ravensbrück, auprès de Lidia Rolfi : éd. cit. p. 729.

il serait absurde de fermer les yeux sur sa dimension aussi *non esthétique*, au-delà d'une réticence à l'esthétisme, sur son refus de la gratuité, son utilisation de l'instrument littéraire – à la fois distancié et dépourvu d'illusions d'autonomie – dans une direction souvent référentielle/informative, au sein de son organisation *poétique* dominante. Il y a là un choix de type anti-littéraire, évidemment non dannunzien, une voix blanche dans la tradition de "La Voce" ou du premier "Frontespizio" (Betocchi, Bargellini), dont on n'a pas suffisamment tenu compte au sein de l'ensemble *Littérature italienne*. La fonction persuasive y est sans doute également sensible, dans le droit fil d'un engagement éthique dont les nombreuses discussions avec ses lecteurs, en particulier lycéens et étudiants, seraient une preuve (cf. l'Appendice à *Se questo è un uomo*), mais reste contenue. La question de la présence et du mode de déchiffrement des traces de son inévitable extra-texte se pose donc.

Nul ne songe à retourner aux "sujets" et "événements vécus" qui éclaireraient une œuvre de l'extérieur. En revanche, l'utilisation sauvage à laquelle se livrent parfois les apprentis historiens risque – pour quelques informations – de manquer le rendez-vous que les livres de Levi nous ont fixé⁴⁷. Il s'agit, à partir du texte mais en faisant varier les points de vue que nous avons sur lui – entre autres choses, par la prise en compte des points obscurs, ou aveugles, qui de ces "événements" portent trace –, de proposer une lecture oblique, allant au-delà du décryptage des signes linguistiques, en essayant d'échapper aux impasses de la redondance structurale et des représentations. Une lecture finalement proche des *lectures traductives*, acceptant de ne pas tout comprendre, afin de saisir un sens – certainement pas *le sens* – dans un horizon susceptible de donner à voir et à parcourir un ensemble textuel, dans sa *présence* et parfois ses états antérieurs, avant d'interpréter. C'est la seule chance que nous ayons – sans aucune visée métaphysique – d'accéder à une explication momentanément "cachée", dépassant (comme l'écriture) nos simples capacités de pensée discursive. S'il est vrai que la fonction poétique, et son orientation testimoniale ici prédominante, permet à la langue (limitée) de dire plus (et

47. Cf. "I suoi libri sono nostri", court billet de Fortini dans le numéro de "L'Espresso" cité plus haut (n. 3). À titre de curiosité, sur les utilisations-prétexte, on notera que *Si c'est un homme* a été cité à la décharge des inculpés dans l'affaire de la bande dessinée *Hitler = SS*, Paris 31 mai 1989 ("Le Monde" du 3 juin 1989): curieuse confusion. Sur les difficiles rapports entre littérature et histoire dans un cas assez proche, que l'on me permette de renvoyer aussi à mon "Écrivains sans lieu" (Actes CNRS 1991), à présent dans *Exils et migration – Italiens et Espagnols en France 1938-1946* (coll.), L'Harmattan 1994, pp. 381-391.

moins) que ce qu'elle semble déclarer, il y aurait là une échappatoire praticable au scandale que représente la littérature "après Auschwitz" (Adorno), ou même la littérature qui *après ça* ne soit pas toute "sur Auschwitz" (déclaration à G. Nascimbeni, éd. cit. p. LIX); sans trop de "libidine letteraria" en tout cas (cf. *supra*, n. 23). En de tels termes, et dans cette mesure, une œuvre littéraire peut assumer à la fois le clair et l'obscur de l'homme "centaure", et permet – au mépris parfois des efforts de son propre auteur et des "méditations en plein jour de sa rationalité"⁴⁸ – de *comprendre* en elle, cette fois, l'inacceptable. Et peut-être de sortir enfin des apories trop "radicales".

Contre l'inhumanité *totale*, dont l'utilisation de la langue terrorisante "divine" est partie intégrante, écrire jette donc un pont en direction de tout "autre", parie sur un dialogue que la traduction permettra de réaliser. C'est le sens du passage à l'acte (d'écrire), encore une fois, qui est déterminant. En s'éloignant toujours plus de la posture herméneutique et de son "intuition" solitaire (Hannah Arendt), l'échange d'une expérience avec un semblable (humain) se trouve projeté, par l'intermédiaire matériel du texte, au premier plan – fonction testimoniale, au-delà du simple contact phatique. Cet échange, traductif par excellence, ne peut se faire qu'entre des "autres" néanmoins semblables, et au travers d'une forme "témoin" porteuse de toute la complexité, voire ambiguïté du sens. Le choix stylistique de Levi, devant lequel bonne partie de la critique lettrée est restée dans un prudent silence – ne s'attachant, au mieux, qu'aux petites figures de l'*elo-cutio*, précisément peu développées⁴⁹ –, semble du coup le seul légitime. Le texte rejoint le dialogue recherché en direction du récepteur de l'œuvre, sans dérives méta-littéraires dans ce cas, puisque celle-là (la forme) ne se justifie que par le passage (transitionnel) à travers celui-ci. Mieux, l'implication dans un "nous" humain se fait, parallèlement à l'indispensable tentative de clarification (voix blanche, *degré zéro*), par tous les moyens langagiers de l'écriture créative, rhétoriques en particulier, à l'échelle des grandes images capables de s'ériger en allégories "vraies", parce qu'historiques, porteuses de sens. Il est difficile de ne pas penser, face à la question de l'incommunicabilité et du non-échange, à cette sorte de pendant à *Se questo è un uomo* qu'aurait pu être le contemporain *L'espèce humaine*

48. MENGALDO, Pier Vincenzo, Introduction citée, t. 3 (p. LXXXIII). Encore une fois, P. Levi échappe à l'illusion réaliste (n. 2 *supra*).

49. Même si l'image (souvent plus proche de la comparaison, de l'analogie, de l'allégorie que d'un *ornatus* métaphorique – comme chez Dante), et le renvoi symbolique, sont indispensables à la communication transitive du témoignage; voir aussi, ci-dessous, n. 51.

de Robert Antelme, publié non sans difficultés par Gallimard. Au plus bas de l'humiliation – celle de “L'intellectuel à Auschwitz” –, Antelme répète que la victime n'abdique pas son humanité; survivre, même, est un moyen de résister, et la seule “tâche sainte” devant la volonté de destruction. De même qu'Améry ou que David Rousset, une lecture politique⁵⁰ des rapports existant à l'intérieur du monde autre (concentrationnaire), l'a aidé à comprendre, davantage qu'à se “sauver” par une observation minutieuse du *milieu* où il était plongé. Au bout du compte, les résultats ne sont pas pourtant très dissemblables de ceux de l'écrivain italien; sans détour traductif, notait-il (donc sans poser la question du poétique), le “vécu” lui-même devient vite “inimaginable” (donc sans valeur de témoignage). Le devoir de vérité, contre le risque de “nauffrage spirituel”, prend des voies, des voix différentes, y compris chez Améry celles de l'extrême retenue afin de ne pas couvrir le silence de tous les autres (les musulmans, nous l'avons vu), ou chez Levi celles de la poésie *en vers*, davantage accessible selon lui aux lecteurs les plus démunis. Toutefois, devant constater, y compris dans les rangs de ceux dont il se sentait proche, la répétition de processus comparables à ceux que les nazis avaient porté à un point d'excellence, Antelme, on le sait, s'est tu. Si Primo Levi a été déchiré jusqu'au bout par le questionnement de l'unicité de l'horreur – donc son caractère intraduisible –, il n'en a pas moins surmonté la négation mutique, continuant de lancer des ponts “contre la nuit”⁵¹. La façon dont il utilise les termes étrangers chargés d'un surplus de sens (à commencer par *unicum*, justement⁵²), ainsi que nous l'avons vu pour le lexique allemand, est à cet égard intéressante, loin des simples saupoudrages pour faire “couleur locale”, des *glossemata* de la tradition chrétienne, de l'apport des *glôttai*

50. ROUSSET, David, *Les jours de notre mort*, 1947 (rééd. Ramsay, 1988), contient une précise typologie des structures de déportation, concentration et extermination (cf. trad. littéraire, *supra* n. 45), ainsi que la description d'une véritable “lutte des classes” attisée par les SS à l'intérieur des camps, généralement au profit des “droit commun”; mais « Jamais nous n'avons renoncé à lutter, jamais nous n'avons renié. Jamais nous n'avons blasphémé contre la vie » ne se comprend que par la faille, l'interstice praticable qu'une vision politique introduit dans le néant du monde “autre” (Levi n'a pas eu cette sorte d'atout mental, la dimension politique permettant de penser, pourrait-on dire, transitivement *plus loin*).

51. Il applique une expression semblable, d'un lyrisme inhabituel, à son ami Alberto “contre lequel s'émoissent les armes de la nuit” (éd. cit. p. 54) – où je ne puis m'empêcher de penser, en rebond, au titre d'un article que le poète Claude Roy consacrera en 1991 aux *Conversations avec P. Levi* (recueillies par F. Camon, 1987 – tr. fr. Gallimard 1991): “Ce noyau d'infraccassable nuit” (in “Le Nouvel Observateur” du 4-10 avril 1991).

52. Par ex. (éd. cit. p. 662) « il sistema concentrationario nazista rimane tuttavia un *unicum* »; et voir n. 44 *supra*.

aristotéliens, etc. – Et pourtant, à la fin de *I sommersi e i salvati*, la conviction se fait jour que « ce qui est arrivé peut se produire à nouveau »⁵³. Vouloir ignorer cette menace toujours suspendue, a-historique d'une certaine façon, et l'angoisse "nécessaire" qui nous en vient (Adorno), serait inacceptable. Hier télescope demain, par-dessus un présent qui ne vit que d'être celui de l'énonciation. Le silence ne préserve donc de rien, même si l'intervention auctoriale est gommée au maximum. L'énonciateur ne se met pas en scène dans son acte, n'apparaissant que comme personnage ou en tant que narrateur ; plus exactement, il ne s'y exhibe qu'une fois, à la fin du dernier chapitre du *Sistema periodico*, pour sortir de son propre système *et du livre* – à la manière italienne d'un Calvino⁵⁴ –, par la pirouette quasiment gestique qu'autorise, aux limites du langage rationnel, la valeur indicielle du déictique. Alors il échappe, par l'écriture :

(...) un doppio scatto, in su e in giù, fra due livelli d'energia guida questa mia mano ad imprimere sulla carta questo punto : questo.

(éd. cit. p. 649) [fin],

– mais le "questo" final, quand on est entré en écriture par *Se questo è un uomo*, ne doit pas sembler anodin. Dans les *Conversations* de 1987 déjà évoquées, il devait affirmer, avec un emploi sans doute médité⁵⁵ du temps verbal : « Il y a Auschwitz, donc il ne peut y avoir Dieu ».

L'anthologie personnelle de Levi, rassemblée sous le titre *La ricerca delle radici* – ce qui, s'agissant de choix livresque, n'est pas ici sans intérêt –,

53. "Conclusion", éd. cit. p. 819 (mais voir déjà, dans la "Zone grise", p. 689, le soupçon que *cela* pourrait "être tenté de nouveau", et dans "La honte" que ce "n'est pas impossible" : p. 719).

54. Dans l'introduction citée (p. XVII), Cases faisait le rapprochement avec la fin du *Barone rampante* (1957) : « e corre e corre e si dipana e avvolge un ultimo grappolo insensato di parole idee sogni ed è finito. » – Par où nous serions très loin, effectivement, de Rousset ou d'Améry. Mais le déictique répété (rédupliqué) fixe l'espace-temps de l'écriture effective (« cette main imprime dans le papier ce point : celui-ci ») dans un présent absolu, plutôt qu'un glissement ludique du texte écrit à l'extra-texte du monde (Roussel, Queneau, Calvino) ou du texte lu à la situation du lecteur et de la lectrice (Calvino encore, *Si par une nuit d'hiver...*), ou plus largement *de la fiction à sa mise en texte*, d'énoncé à énonciation (comme dans tous les *explicit* des "Antenati" calviniens, en fait). Sorti de la *modernité*, nous l'avons dit, Levi n'est pas le moins du monde tenté par les maniérismes post-modernes.

55. Mengaldo (cit. p. XLIII, n. 27) parle curieusement, à ce propos, tout en pointant la dérive vers un présent éternel (où je ferais à nouveau un rapprochement avec Pavese), de « "lapsus" » (entre guillemets).

va du malheur “injuste” de Job à la découverte relativement récente des “trous noirs”, laquelle semble l’avoir fasciné à plus d’un titre (non seulement scientifique) ; le croquis qu’il joint à sa présentation⁵⁶ tient davantage des dessins fantaisistes du *Sistema periodico*, au reste, que d’un schéma rigoureux. Il suggère plusieurs itinéraires dans ce parcours, en premier lieu celui du “salut par la compréhension”⁵⁷ (sous l’étoile Darwin), un peu à la façon d’Elsa Morante par la croix, mais qui tous aboutissent à la compression implosion extrême des trous noirs. Celle-ci est présentée, sous le titre “Nous sommes seuls”, comme une découverte exaltante de l’esprit humain : si, faibles et seuls, nous avons été capables de concevoir une réalité pareille, si

la mente umana ha concepito i buchi neri, ed osa sillogizzare quanto è avvenuto nei primi attimi della creazione, perché non dovrebbe saper debellare la paura, il bisogno e il dolore ? (p. 229).

Voilà une autre façon élégante de “sortir”, mais en bouclant cette fois l’ouvrage sur lui-même, d’une *douleur* à la douleur, en une nouvelle grande figure d’épanadiplose, qui serait également une belle revanche pour Job. Ce personnage biblique, soit dit entre parenthèses, se soumettait certes à son Dieu après longue résistance, mais *sans comprendre*⁵⁸. Le malaise de la disparition, dans ce trou noir, subsiste néanmoins : tout se passe comme si l’homme avait pris enfin sa revanche sur la terreur du *tòhu vavòhu* primordial en parvenant à se représenter en pensée l’anéantissement total de tout, et de la matière même. La métaphore du trou pour les

56. P. L. *La ricerca delle radici – Antologia personale*, Torino, Einaudi, 1981 (235 p.) ; le schéma auquel je fais allusion se trouve p. 3. L’une des ultimes interventions de Levi, au moment des débats sur le “révisionnisme historique”, s’intitule *Buco nero di Auschwitz* (“La Stampa” du 22 janv. 1987 – et cf. éd. cit. p. LXI).

57. Cf. bien sûr le second terme du binôme *Sommersi e salvati*, et voir n. 45 ci-dessus. La croix d’E. Morante se trouve dans *Il mondo salvato dai ragazzini*, 1968.

58. Sorte d’illustration vivante, “figurale”, de l’angoisse du chaos (que Mengaldo, par ailleurs, voyait prise dans la figure de l’oxymoron). Les grandes figures symboliques, comme ici le bouclage dans l’épanadiplose, qui institue une circularité non sans rapport avec l’éternité pointée plus haut, me semblent encore une fois l’indice essentiel de la construction littéraire de cette œuvre. Nous l’avions déjà vu à propos de l’emploi neutre de *questo*, qui pourrait être aussi un clin d’œil *linguistique* à Calvino (voir le “ça”, *D’écrire la traduction*, cit. p. 129), mais surtout un signal de fermeture et d’obsession d’un ordre rationnel dont Levi n’est jamais vraiment revenu. Quoi qu’il en soit, l’épanadiplose, à côté d’autres figures de répétition (*adjectio*) précieuses comme moyen de connaissance par l’écriture, approfondit la peur du retour éternel d’un “rêve dans le rêve”.

camps, utilisée par l'auteur quelques années plus tard (ci-dessus, n. 56), est là trop évidente pour que l'on s'y complaise : en ce lieu aussi, le but était d'anéantir, faisant totalement disparaître « des hommes, des femmes et des enfants coupables seulement d'être juifs » – à savoir, si l'on ose interpréter pour une fois, mais à partir de la lettre du texte, humains : des exemplaires de “l'espèce humaine” (*Buco nero di Auschwitz*, cité).

5. Traduire, c'est (au minimum) reconnaître l'autre humain. Si l'horreur nazie relève d'un univers différent, “divin” ou “satanique”, elle est radicalement intraduisible. Alors, l'idéologie qui l'inspirait a en quelque sorte gagné, fût-ce dans la haine et la réprobation (à présent) générales, fût-ce avec le *Zurückschlagen* et la “rétro-action” (éd. cit. p. 678 et 683) du plus grand nombre : disons, de la démocratie, et de ses nouveaux conformismes. Cela signifierait qu'il y a eu, qu'il y a du non-humain dans “l'humanité”. Un impensable, haïssable étranger *parmi nous*. Mais

lorsque le dogme informulé [*tout étranger est un ennemi*] devient pré-misse d'un syllogisme, alors, au bout de la chaîne il y a le Lager.

(Préface à *Se questo è un uomo*, 1947).

La question, encore une fois, n'est en rien métaphysique, ni – je l'espère – idéaliste : le pari sur le sens, dans cet “ordre” non autoritaire postulé dès le début, signifie simplement que quelque chose circule entre les hommes, même lorsque ceux-ci parviennent à créer des domaines séparés, où rien ne peut apparemment “dire” une autre loi, où seule règne la terreur sans témoin externe⁵⁹, d'une sorte de puissance absolue, sentie comme transcendante. D'où le poids, contre la barbarie, du regard froid de ce témoin. Traduire pour sortir de l'un, de son *unicum*, y compris pour contester les simplifications trop fréquentes – sans regard historique – d'un “univers concentrationnaire” (en fr. dans le texte, p. 657) unique, tel que beaucoup l'ont vécu⁶⁰, en soulignant que des échanges, dans l'acception matérialiste du terme, avaient toujours bien cours dans les camps et entre les camps et le tissu socio-économique ambiant (voir aussi p. 752). Refuser de “comprendre” ne veut certainement pas dire se résigner à ne pas “connaître” (p. 209). Mais les gens qui “savaient” se sont tus, tout s'est

59. Sur ce “détail”, je me permets de renvoyer à ma contribution (“Rome, Belli, des Juifs”) au n° spéc. *Rome*, de la revue bordelaise “Le cheval de Troie”, janv. 1994, part. p. 88-89.

60. Le Lager lui-même, dit Primo Levi, n'est pas toujours “un bon observatoire” (le témoignage, surtout tel que nous l'abordons ici, n'est pas seulement le “vécu”) : éd. cit. p. 628.

passé comme si le camp avait été isolé dans un intenable face-à-face avec une “divinité” monstrueuse et paralysante. Loin, de toute manière, du monde “civile” et de tous ceux qui « ne voulaient pas savoir, ou plutôt (...) voulaient ne rien savoir »⁶¹. Oui, la grande figure d’épanadiplose rencontrée plus haut, mieux que telle image partielle – comme la métaphore des *oubliettes* médiévales, également en français dans le texte, p. 733 –, pourrait dans son a-historique retournement signifier (rendre sensible) la présence de ce noyau non résolu. De *ça* à *ça*, en boucle, le texte est *englouti* à la limite de l’indicible, enclos dans le risque de fascination immobile: « Il y a Auschwitz... », au présent, et la suite, comme en un dantesque “songe dans un autre songe”⁶², comme si tout devait toujours recommencer.

Force est de biaiser, sans trop nous éloigner de la matérialité du texte, pour élucider (traduire) les points aveugles de cette apparente résignation. Ainsi que le présentait Cases, tout n’est pas dans ce qui est déclaré, à moins de croire que Levi s’est épuisé à chercher un secret que tout le monde connaît⁶³. Lui-même finit du reste par admettre cette dimension, refoulée par une excessive tension intellectuelle, lorsqu’il revient sur la question de l’inconscient :

Si vede che, per quanto io ami negarlo, uno straccio di *Es* ce l’ho anch’io.

Voilà peut-être la faille, l’interstice non “politique” dont nous avons besoin tout-à-l’heure (n. 50 *supra*). Ce “bout de... *ça*” concédé du bout des lèvres, précisément sur un sujet qui lui tenait à cœur⁶⁴, aiderait à comprendre ses réticences devant l’écriture “difficile”, ses lacunes dans la théorisation au-delà de la simple explicitation du témoignage historique, les silences sur telle ou telle expression du *presque-même*. Concernant la

61. Éd. Julliard (trad. M. Schruoffeneger), p. 241 (dans l’éd. originale citée, p. 191).

62. Voir *supra*, et n. 55 ; nous sommes ici à l’explicit de *La tregua* (éd. cit. p. 422) – mais comparer aussi par ex. (p. 654) l’ouverture de *I sommersi e i salvati*, dont le titre lui-même est un retour *da capo* (9^e chapitre de *Se questo è un uomo*).

63. Sur l’entreprise Topf, par exemple, passée tranquillement de l’emploi civil au Lager, puis de nouveau au civil, car « La science, la technique, la raison sont passées du côté de l’*irratio* sans changer de raison sociale » : “Levi ripensa l’assurdo”, dans “L’Indice dei libri del mese” (Torino), III, n° 7 (1986).

64. *La ricerca delle radici*, cit. (Préface p. IX), un ouvrage sans doute mineur ; mais, en passant, on remarquera que le mot *straccio* (ici “bout”, mais surtout “chiffon, guenille”) est connoté pour Levi dans le champ virtuel de “déréliction” (ou du regard porté sur la déréliction) des camps – cf. éd. cit. p. 193, et trad. cit. p. 243 : « Les “loques” ne se révoltent pas »... Il paraît inutile d’insister, à propos d’une telle occurrence, sur l’intérêt que présenterait, comme chez un poète, l’instrument des Concordances complètes.

“question juive”, il faudrait suivre minutieusement la lente évolution qui se fait en lui, tout au long de son œuvre, à partir d’un athéisme dépassionné et non politique, équivalant en gros à la dissoudre dans un vague héritage culturel – lequel ne serait pas si éloigné de certaines évocations des proses poétiques d’un Montale⁶⁵ –, jusqu’à l’espèce de “transfert difficile” assumé (Cases) sur l’extraordinaire “peuple”⁶⁶ juif oriental de *Se non ora, quando?* – et le dépassement de son angoisse devant le yiddisch. Comme le rappelait N. Ginzburg à propos du *16 ottobre 1943* de Debenedetti, il y a aussi que la panique absolue fait parfois se réfugier dans un “bon sens” apparemment buté (“La Stampa”, 14 fév. 1978).

L’un de ces points de concentration d’un sens “caché” est sans aucun doute pris dans l’une des idées fixes de tout déraciné, autour du lieu d’appartenance et de repos : la possible demeure, garante minimale d’identité. Pour Améry, les choses sont tranchées une fois pour toutes : « Je suis, où que je me trouve, l’éternel étranger »⁶⁷. Mais le lieu fondateur de Levi tel que nous le considérons ici, un Levi écrivain, n’est autre que le camp, ainsi qu’il l’a souvent répété⁶⁸ : fondation de l’écriture. Le camp, le *Lager* (à savoir : “gîte, logement”), seul endroit où se “poser” et se reconnaître⁶⁹, en communauté. Horrible, provisoire ou mortelle demeure, dans son nom même porteur du “jeu” sadique plus haut examiné – puisque de nouveaux termes n’avaient pas eu le temps de naître de l’expérience hitlérienne⁷⁰, du reste plutôt favorable aux euphémismes⁷¹ –, explicitement opposé à la vraie lointaine “maison” dans les derniers paragraphes du chapitre “K. B.” (cité, p. 51-52, sur le “mal de la maison”, ou nostalgie). Or, chez le contemporain dont Levi se sentait le plus proche, M. Rigoni Stern, voilà qu’un mot répété comme un leitmotiv, dans son chef-d’œuvre *Il sergente nella neve*, par les soldats italiens perdus sur le Don, « Sergentmagiù, ghe rivarem a baita? » – *bàita*, le terme dialectal pour la maison –, va l’accrocher :

65. Voir “Argon”, et à l’autre extrémité l’atténuation du “Fondaco del nonno” (éd. cit. p. 429, et vol. 2 p. 797).

66. Extension sémantique proche de celle qu’elle a chez Fortini (cf. “les peuples disparus” dans *Il falso vecchio*).

67. *Rétrospective des lieux (Örtlichkeiten)*, posthume, 1980 – bien différent, cette fois, des expressions proches d’un Ungaretti, devenues après sa phase réellement émigrée (franco-italienne) un *tópos* trop connu (voir *supra*).

68. Voir l’Appendice à *Se questo è un uomo*, par ex. (éd. cit. p. 211), où l’on trouve l’expression ambiguë “obligé à [ou d’?] écrire”.

69. *Lager* a aussi désigné en allemand un regroupement (une faction), en particulier de travailleurs.

70. Cf. déjà *Se questo è un uomo*, éd. cit. p. 127, ce qui en dit long sur l’inadéquation du signe linguistique.

71. *Ibid.* p. 189, sur les “prudents et cyniques euphémismes”.

Bàita, il ricovero, l'asilo, la salvezza, la casa.⁷²

De la *bàita*, abri petit autant que son pendant inverse, *Lager*, est démesuré, Levi va parler avec une émotion dont nous savons désormais tout le prix. Elle le renverra à la fois à son enfance, puisque le terme était également présent dans les Alpes piémontaises, et à un passé ancestral bien plus enfoui, rarement aussi accepté : la ressemblance avec l'hébreu *bait* ou *bayit*, "la maison" (cf. arabe *bèit*), lui semble en effet une "petite revanche" sur la longue domination des Romains, qui avaient "détruit Jérusalem". S'ensuit une méditation parallèle à celle de "*Leggere la vita*" sur le plaisir innocent du dilettantisme linguistique lié à l'enfance, aux étymologies populaires etc. (p. 790-91), comme un refuge dans la langue, à propos de la demeure, ou à partir de la nomination (Levi). Récupérer librement des signifiances autrement interdites est alors un pur procédé traductif qui s'ignore, une pratique de type poétique susceptible d'échapper aux impossibilités "radicales". Sans avoir su, par exemple, que *baid* était aussi un mot-tabou (de protection de sa maison) en judéo-modénais⁷³ – et sans doute ailleurs... parce que les langues aussi, communiquent. Et peu important, à ce degré, les opinions éventuellement divergentes sur le signifié (*étumos logos*) des spécialistes⁷⁴ – bien sûr consultés –, au sein d'un sens circulant partout dans l'humain : où le *dire* de l'écriture et de la traduction permet qu'un pas de plus puisse être fait, sans reniement, dans l'injustifié et l'injustifiable. Levi est un écrivain à part entière parce que, sans l'explicitier enfin, il l'a fait. L'écrivain trouve dans la langue – et entre les langues – un espace de dignité que, pour son malheur, des utilisateurs

72. "Les mots fossiles", *L'altrui mestiere*, éd. cit. (vol. 3, p. 788, et trad. M. Schruoffeneger « le refuge, l'asile, le salut, la maison » – éd. Folio 1992, p. 282). Le livre contient les chapitres "Lire la vie" déjà évoqué – où Levi s'interroge sur le signe linguistique « ...per allegria e per gioco, per giocare "a fare il filologo" come da bambini si gioca "a fare il dottore"... » –, et "Lire les Lévités" (les Levi, bien entendu), mais s'ouvre aussi par une réflexion neutre sur la demeure *réelle* de la famille Levi, "Ma maison" : comme quoi, les racines réelles ne sont pas toujours là où l'on aurait pu croire.

73. De même que *mamon* pour son argent, etc. (MODENA MAYER M. L., in "Rendiconti dell'Istituto Lombardo" vol. 107, 1973, p. 934).

74. Il semblerait que *bàita* provienne d'un substrat pré-latin, en effet, passé également dans les langues sémitiques, d'où ensuite il aurait pu revenir comme dans le sicilien "*bàitu*" dit d'une boutique florissante (ar. *bèit*), mais de toute manière bien implanté dans le nord de l'Italie et le long de l'arc alpin à travers un dialecte germanique (ou un "jargon" de plus !); ou directement du haut allemand *wahta* ("garde", donc petite maison de garde, etc.); ou encore d'une contamination-interférence entre les deux (en principe, le *W-* aurait dû donner *gu-* en italo-roman). Cf. aussi, entre beaucoup d'autres, Battisti & Alessio.

pervers de ces mêmes langues avaient voulu réduire à néant. Il l'a fait en accueillant au plus noir de sa vie de "beaux termes" allemands comme *Heimweh*, avant de se reconnaître dans l'archaïque *bàita*, en quête du même lieu. Poète tout court, il l'a fait en acceptant *au-delà de son idéal scientifique suprême* le rôle plein de l'écriture, donc de « l'impureté qui permet les changements, c'est-à-dire la vie » (éd. cit. p. 458) – une bonne définition aussi de la traduction. Et de la *réalité* ou "réel" de l'écriture⁷⁵, là où l'expression courante ne peut plus suffire. Les langues "peuvent tout dire", nous le savons, et traduire est toujours possible, dans un déplacement qui serait déjà en soi déni de totalitarisme. Faisant mentir la violence brute des "armes de la nuit", le lieu de Primo Levi est *littéralement et dans tous les sens* l'espace de son œuvre. C'est avec cette conception profondément mûrie, et non par une analogie facile entre des descriptions – inégalement insupportables – qu'il est arrivé de comparer Auschwitz à l'enfer dantesque. Pour mieux dire, puisqu'il n'y a rien là à "comparer", Dante a quelque chose à voir avec les camps parce qu'historiquement il pouvait douter de l'ordre éthique et religieux *en son temps*; mais dans le nôtre, c'est en *étant là* que les camps ont installé une coupure définitive jusque dans notre capacité à penser l'histoire (et à douter d'elle). Seule l'écriture, voudrait-on dire, permet de traverser de part en part cette limite. Parfois.

Pour ne pas conclure, affirmons alors l'ambivalence comme double face douloureuse du traduire, en tant que détour par des processus dont l'autorité (auctoriale) échappe. Si la première tentative de récupérer son humanité, par-dessus la "dignité perdue" de la dégradation/transformation (*Entwürdigung*), cette forme de traduction radicale⁷⁶, se fait pour Levi à travers ses souvenirs scolaires de la *Divine Comédie*, c'est parce que la langue y prévaut toujours, envers et contre tout, sur l'horreur: le poète Dante, malgré la condamnation qu'il porte (et approuve chrétiennement sans attendrissement) contre les damnés, ne les rejette jamais dans le radicalement différent du non-humain. Il se sent même parfois, en tant que personnage, en *sympathie*, et ne cesse de leur adresser la parole, de demander

75. C'est l'expression que P. Laroche emploie pour parler de Pavese, dont il reprend une formule particulièrement frappante: « portare ordine dov'è il caos » (*Le réel de l'écriture*, "Chroniques Italiennes" 68, 2001, p. 86). Mais combien d'écrivains dignes de ce nom pourraient adopter l'épigraphe à *La Storia*, empruntée par E. Morante à un témoin d'un autre "désastre" du XX^e siècle, Hiroshima « Non c'è parola, in nessun linguaggio umano, capace di consolare la cavie [cobayes] che non sanno il perché della loro morte ». Voir encore notes 17 et 31 ci-dessus.

76. "L'intellectuel à Auschwitz" encore (et Hans-Améry se sentant "rejudaisé" par les lois nazies), cit. p. 755. Cf. aussi *supra*, n. 9.

qu'ils lui parlent, de mettre en mouvement une circulation, une communication entre *Mitmenschen*. Y compris dans la langue de l'adversaire. La traduction interlinguistique est donc une issue possible à la négation totale d'humanité. Inversement, ce n'est pas un hasard si *Les problèmes théoriques de la traduction* de G. Mounin se terminent par l'exemple "extrême" des camps, et de la fin atroce d'Ugolin (*Enfer* XXXIII), pour esquisser en manière de conclusion le problème de l'intraduisible. L'œuvre de Levi, qui fait souvent allusion à Dante, à commencer par la migration forcée, "Le voyage" initial placé sous le signe de Charon (éd. cit. p. 14), fournit un début de réponse; Ugolin sera aussi évoqué; mais dans l'épisode bien connu du dernier voyage d'Ulysse, au centre de *Se questo è un uomo*, nous sommes plus loin encore puisqu'il s'agit de traduire, justement, en fraternel et scrupuleux *Dolmetscher*: et d'apprendre la langue de l'autre – sa langue à l'autre – tout en parvenant à dépasser l'anéantissement à travers une œuvre de langage (le chant XXVI de l'*Enfer*). De Primo à Jean, qui saisit aussitôt "la bizarre similitude" de l'italien avec le français (p. 116), le relais de la "dignité" d'homme passe ainsi par la traduction poétique: *Vous n'êtes pas faits à vivre comme brutes...* Il s'agit de poésie. En exergue du livre de Levi, un poème de janvier 1946 nous invite à écouter, *shemà*, sans admettre ni justifier. Cette écoute, souvent devant un texte "hyperlecture", est celle du traducteur: que l'on pourrait opposer, pour finir, aussi bien à la démarche logique de la philosophie contemporaine (Quine par exemple) qu'à la pensée énigmatique (le "parler obscur" d'Améry)⁷⁷. Jusqu'à saisir et laisser filer aussitôt entre ses mailles, comme l'entrevoit le personnage Primo Levi devant l'incompréhension de Jean "Pikolo" à la fin du *Chant d'Ulysse* (p. 118), « quelque chose de gigantesque ».

Nous sommes dans le flux d'une écriture que ne saurait fixer aucune aporie, au-delà de la pensée traditionnelle des représentations (et descriptions) cartésiennes. Où une forme de transmission est possible, nécessaire, comme elle l'est entre deux individus de la même espèce (humaine), et advient en effet d'une expérience textuelle à sa restitution (traduite en particulier), pour l'expression créatrice, en particulier testimoniale. Celle-ci

77. La pensée négative d'Améry, par ailleurs prêt à "porter la main sur soi", suppose qu'il est possible de « parler de façon obscure » même de ce "dont on ne peut rien dire" (Wittgenstein), parce que « l'énigme existe » – *Hand an sich legen*. Plus proche ici d'Adorno (il faut parler quand même, et surtout de ce dont on ne peut parler), Primo Levi a choisi une voie différente.

208

J.-Ch. VEGLIANTE

pourra seule nous rattacher à l'enfer de l'indicible – sans le rendre moins inacceptable –, en le remettant dans quelque chose *en commun* de la chaîne humaine. En restituant un ordre non insensé. Là, l'horreur est dite et non dite, à travers une forme; la forme se déplace et s'échange parce qu'il n'y a pas d'autre issue – d'autre "salut", ou survie – sur terre. La transmission fraie un passage dans la traduction radicale. Presque malgré lui, l'écrivain qu'était Primo Levi nous a laissé des livres qui ne servent peut-être qu'à cela.

Jean-Charles VEGLIANTE